

STUDIO HÉBERTOT

Direction artistique
Sylvia Roux

Tendresse à quai de Henri Courseaux

Mise en scène
Stéphane Cottin

Avec
HENRI COURSEAUX
MARIE FRÉMONT

Scénographie
Stéphane Cottin
Lumière
Marie Hélène-Pinon
Son
Michel Winogradoff
Chorégraphie
Jean-Marc Hoolbecq
Costumes
Chouchane Abello-Tcherpachian
Production Léo Théâtre et
Les Productions du Dauphin

A PARTIR DU 29 AOUT

<input type="checkbox"/>	lun
<input type="checkbox"/>	mar
21h00	mer
21h00	jeu
21h00	ven
21h00	sam
14h30	dim

Revue de Presse

Location 01 42 93 13 04 - www.studiohebertot.com
78 bis boulevard des Batignolles 75017 Paris - M° Villiers / Rome

4 septembre 2018

L'été indien des comédies sentimentales

THÉÂTRE La saison a débuté dès fin août dans des salles parisiennes de qualité. Premier aperçu.

ARMELLE HÉLIOT
aheliot@lefigaro.fr

Commençons par la grande histoire. La grande histoire du théâtre. Passionné par l'œuvre et la vie de Jean-Baptiste Poquelin, Gérard Savoisien imagine, dans *Mademoiselle Molière*, ce qu'a pu être la douloureuse rupture du chef de troupe avec celle dont il avait tout appris, Madeleine Béjart. Les faits sont tragiques, mais le dramaturge qui interprète lui-même l'auteur de *L'École des maris* sous la houlette franche d'Arnaud Denis, ne craint pas ce qu'il y a de prosaïque dans une telle trahison. On peut être heurté, d'ailleurs, de voir le grand Molière en homme faible et libidineux. Une rupture d'autant plus scandaleuse qu'il abandonne Madeleine pour sa fille, Armande. On sait de quels mensonges dut souffrir le trio. Interprétée avec aristocratie et grâce par Anne Bouvier, Madeleine est le grand personnage de cette évocation assez libre.

Autre grand homme, autre passion d'un comédien pour un grand écrivain, Valjean. Christophe Delessart vit littéralement à l'intérieur de l'immense roman de Victor Hugo *Les Misérables* depuis sa jeunesse. Jean Valjean est son frère. Il a connu le forçat, mais, avec le temps, c'est la générosité, la force d'âme du personnage qui le bouleversent. Il a composé un monologue qu'il interprète en toute probité sous le titre *Valjean*. Il s'adresse à nous, simplement, directement. La petite salle de l'Essaion convient parfaitement à ce moment de confidences qui nous permet de retrouver tous les grands épisodes de ce chemin légendaire, du vol de l'argenterie chez un homme d'Église qui l'accueille et le protège, aux retrouvailles avec Cosette.

Beaucoup plus ludique est la fantaisie composée par Henri Courseaux, *Tendresse*

à *quai*, que met en scène avec alacrité Stéphane Cottin. Au commencement, deux personnages seulement. Un écrivain âgé, qui a connu son heure de gloire, a obtenu le prix Goncourt, mais est un peu las, sinon en panne d'imagination. C'est Henri Courseaux lui-même qui l'incarne. Dans une gare, une jeune femme attend elle aussi un train pour Toulouse. On apprend qu'elle est commerciale. C'est Marie Frémont. Tout glisse immédiatement. Qui sont-ils donc ? Sur un ton léger, on touche à de graves questions. L'auteur s'amuse, les comédiens se délectent. Le public est touché.

Des bleus à l'âme

Plus franche et cocasse est la comédie de David Basant, qui signe la mise en scène, et de Mélanie Reumaux, psychologue clinicienne. Dans *Pour le meilleur et pour le dire*, il y a justement une « psy », au centre. Les personnages fréquentent tous son cabinet. Ils ont des bleus à l'âme. L'une (Céline Perra, grave et sensible) rêve d'un enfant, mais son compagnon (Roger Contebardo, très fin) est déjà père d'un jeune enfant. Il a rompu il n'y a pas longtemps. Il tait un drame qui le noue. L'analyse l'aidera-t-elle ?

La thérapeute hyperactive, experte en jeux de mots et répliques à tiroirs (l'épatante Tessa Volkine), est au centre d'une galaxie amicale où gravitent également son fils (Édouard Giard, très sympathique) et une amie idéale mais non dépourvue d'ambiguïté (Caroline Brésard, mobile à souhait). C'est une pièce enlevée, aux moirures graves, mais le rire et l'émotion l'emportent. L'amitié triomphe. ■

Mademoiselle Molière, au Lucernaire (Paris VI^e), tél. : 01 45 44 57 34.

Valjean, à Essaion (Paris IV^e), tél. : 01 42 78 46 42.

Tendresse à quai, au Petit Hébertot (Paris XVII^e), tél. : 01 42 93 13 04.

Pour le meilleur et pour le dire, à la Manufacture des Abbesses (Paris XVIII^e), tél. : 01 42 33 42 03.

l'express

jeudi 6 septembre 2018

Tendresse à quai

Cette pièce est à l'image de son auteur et interprète, Henri Courseaux : drôle jusqu'à l'absurde, tendre jusqu'au poétique, chaleureuse jusqu'à l'empathie. Léon Brémont, écrivain, ancien Prix Goncourt en panne d'inspiration, est soudain fasciné par une jeune femme qui attend un train à la Gare d'Austerlitz. Il en compose quelques pages lyriques qu'il glisse sur les réseaux sociaux... Un an après, son héroïne d'un jour vient lui rendre visite : l'homme marié qu'elle retrouvait ce jour-là a dû la quitter, sa femme les ayant surpris ensemble; elle a perdu son travail... Alors, elle a décidé d'aider l'écrivain à achever l'ouvrage interrompu qu'il commença au buffet de la gare. C'est Pygmalion à l'envers. Sauf que... tout est faux ! Elle, n'existe pas, lui a perdu tout talent, ne s'agit-il pas plutôt d'un hurluberlu sénile face à un escroc de charme ? Au passage, c'est bien cela qui est abordé : le lent engloutissement dans la vieillesse, dans ses ténèbres, quand on ne sait plus si c'est l'imagination qui est féconde ou bien le délire qui commence.

L'intrigue bondit et rebondit, multiplie les clins d'oeil et les renversements de situation, nous égare et nous rattrape par la manche... L'auteur, avec la complicité piquante de Marie Frémont, casse les codes du théâtre, pour en poser la question fondamentale - le vrai peut-il n'être pas vraisemblable ? - et en servir la mission principale : l'émotion. **C'est délicieux et pétillant, c'est réjouissant comme une menthe à l'eau. C.B.**

La note de L'Express : 17/20
Studio Hébertot, Paris (XIIe).

Critiques / Théâtre

Tendresse à quai d'Henri Courseaux

par [Gilles Costaz](#)

Un bijou de haute fantaisie



Un homme âgé et une femme jeune se retrouvent côte à côte sur un quai de gare. Début d'une histoire d'amour ? Prémises d'un chabadabada ? Pas du tout ! L'homme au chapeau éprouverait bien un grand minimum de désir pour l'inconnue, mais, même quand deux êtres se trouvent à portée de main, tout peut se passer dans la tête plus que dans l'épiderme. Et, en effet, leur activité cérébrale est effervescente. Lui est romancier, avec un prix Goncourt qui, dans son dos, prend la poussière. Elle est un cadre commercial flanqué à la porte de sa dernière boîte. Cela pourrait faire une romance mais leur imagination emprunte plus de directions que tous les trains qui circulent autour d'eux. Lui rêve bien d'amour, mais aussi d'écriture, du passé, de l'avenir, de sa femme, de ses amis, de son éditeur, de lui-même. Sa façon d'être tourné sur lui-même est le contraire du narcissisme : il est persuadé qu'il n'existe pas. D'ailleurs, il existe si peu qu'il devient d'autres individus, comme cet éditeur qui est son contraire, puisqu'il ne comprend rien à la littérature, et en qui il se transforme quand il joue à n'être plus lui-même. Tandis que son voisin de quai saute de la réalité à l'irréel dans de perpétuelles glissades, elle fait de même, avec des sauts moins littéraires (parfois dansés), en quête d'une personnalité difficile à fixer et de personnages dans lesquels on se glisse avant de les abandonner pour une autre figure, une autre situation, un autre état d'âme. A la première seconde, l'auteur en scène - plus malin qu'une ribambelle de singes - nous avait prévenus qu'il ratait toujours les débuts de ses textes. Dans les dernières minutes, il nous confie qu'il rate ses conclusions avec une égale maladresse. Aussi nous propose-t-il plusieurs conclusions où tous deux passent d'une vérité à une autre. A nous de choisir, de croire à tout, de ne croire à rien, ou plutôt de repartir avec cette richesse

contradictoire.

Ainsi résumée, la nouvelle pièce d'Henri Courseaux peut faire penser à un exercice de l'Oulipo, façon Pérec ou Fournel. Il y a de ça dans ce jeu aux très brillants zigzags : les modifications continues d'une histoire multiple et instable disent l'ambiguïté comique de nos existences, mais aussi que la vie ne vaut la peine d'être vécue que si on en change les couleurs à volonté. Transmettre l'effroi d'un monde incertain ne peut être, chez Courseaux, qu'une offrande survitaminée en rires. Il a le sens du tremblé mais aussi celui de la formule nette, qui tranche, fait mouche, ridiculise. Dans ses délicieuses convulsions, le texte est aussi un chant d'amour à la littérature et une moquerie de certaines modes : les écrits trop courts où l'on croit tout dire en trois lignes, les formules toutes faites d'une certaine presse, la passion de ce mot « pitch » qui participe à l'élaboration de notre charabia d'aujourd'hui... Le danger, pour le satiriste, serait de se ranger sans s'en rendre compte parmi les gens qui se laissent circonscrire par la nostalgie. Mais Courseaux ne prend dans le passé que des alliés essentiels ; il en embarque deux qui sont de taille : Mallarmé et son obsession d'atteindre au diamant, Jacques Brel qui traduit si bien nos attentes dans sa chanson *Madeleine*. Avec de telles références, si on a l'humour en héritage, on peut patiner sur la glace la plus savonnée sans tomber.

Stéphane Cottin met en scène ce face à face cubiste en demandant à la mise en scène son degré le plus hostile au spectaculaire : les deux interprètes ont chacun un angle où exister, à quelques mètres l'un de l'autre, et ils y restent le plus souvent possible, comme deux solitudes attendant que l'attraction trace les pointillés du cheminement qui les rapprochera. En même temps, le style est celui du détail qui, changé en un instant, a la force immédiate des écarts dans une entrée de clowns. Marie Frémont, pour qui a été écrite la pièce, dégage beaucoup de mystère sous une apparence quotidienne, douce et songeuse : elle sait être en même temps là et ailleurs, au gré d'un merveilleux funambulisme délicat. Henri Courseaux porte la virtuosité de son texte en athlète de la scène qui est toujours dans la juste puissance de la parole et du geste. Il rit sous cape des farces qu'il fait à l'esprit de sérieux régnant dans certaines chapelles mais surtout file avec un brio discret dans une course périlleuse, entièrement dessinée en lignes brisées. Serti par Stéphane Cottin qui ne cherche pas le scintillement mais l'éclat exact, voilà un bijou joyeux. Il y est très peu question de tendresse, mais celle-ci ne reste pas à quai. La haute fantaisie de Courseaux est d'autant plus sensible qu'elle affiche le moins possible ses sentiments.



Lecteur pressé, voici le pitch pour vous mettre en appétence et vous inciter à courir toutes affaires cessantes au Studio Hébertot,

Sur un quai de gare un monsieur âgé et portant beau s'intéresse à une jeune femme silencieuse qui va peut-être prendre le même train que lui. Le monsieur est peut-être le personnage d'un roman dont il est l'auteur, la jeune femme est peut-être un souvenir phantasme, peut-être, peut-être pas...

Voilà. Je conçois que, vu comme ça, vous puissiez être dubitatif, voire carrément sceptique. Mais... mais si vous ajoutez au détail, comme on dit au Québec, le talent d'écriture du formidable Henri Courseaux, sa présence scénique exubérante, tonitruante, émouvante, une sorte de mix entre Sganarelle, Cyrano, Alceste, et Figaro, l'affaire prend une tout autre dimension. C'est un duo à plusieurs personnages : qui est vraiment Colette Clairon? Madeleine Godot ? Solange Brémont ?

Quand un personnage frappe à ma porte, il se passe en moi quelque chose d'indéfinissable... comme si je me remettais à exister. (Léon Brémont)

Qui est vraiment Léon Brémont (1942-2018) ? Une sorte d'Alceste gentiment narquois quand il brocarde de quelques chatouilles acidulées les bonnes gazettes de la culture ? Non, pas de nom, je ne dirais rien... Et Marie Frémont ? Dans l'entrelacs des personnages elle virevolte dans le kaléidoscope des sentiments mis en perspective par le subtil observateur des choses de la vie qu'est Courseaux-Brémont . Avec un regard affûté sur ce monde contemporain parfois réduit à l'oeil baissé sur l'écran d'un smartphone ... Et le rêve, dans tout ça ? La vie la vraie vie ?? Et la tendresse ? La poésie et la littérature... Est-ce indiscret de vous dire qu'on y voit Mallarmé en filigrane (qui n'a pas commenté, mais qui doit quand même se poser des questions sur cet énergumène qui pourfend l'adjectif d'une plume acérée comme un fleuret...) D'ailleurs sur ce plan, l'ai-je bien compris ce réquisitoire? *L'adjectif c'est la mal bouffe de la littérature.* * N'en ai-je point usé et abusé dans l'éloge enthousiaste ?? Peut-être, quoi qu'il en soit ce n'est pas du brouet insipide mais des crèmes qui sont servies, dirait Roxane en sortant de la soirée. Des crèmes savoureuses, épicées, longues en bouche, succulentes, quoi que dise Brémont sur l'adjectif. Brémont ou ... Vous le saurez au théâtre Hébertot. Quand une histoire commence – virgule – c'est après cette virgule que tout peut arriver. Et ça arrive.

La mise en scène est de Stéphane Cottin. Les costumes de ... voyez l'affiche...

La salle était comble et comblée, et avec cette rentrée théâtrale, on se sent un peu plus vivant pour l'année à venir, malgré tout.



Spectatif

Théâtre et musique surtout. Chose artistique en général. Passionné, je poste ici mes critiques. Je partage des coups de cœur et des billets d'humeur aussi. Dans tous les cas, je ne parle que de ce que j'ai aimé.
Frédéric Perez.

TENDRESSE À QUAI au Studio Hébertot

31 Août 2018

Une pièce étonnante, troublante et caressante à la fois. Henri Courseaux se fait conteur, malicieux et espiègle comme un doux-dingue attachant, et signe une pièce véritablement surprenante, aux délices agréables de l'iconoclaste récit d'une relation improbable et pourtant vraisemblable, charmante et douce.

Un récit qui nous tient en haleine et en émotion tant il se sert, le perfide, des génies de la création qui s'amourache volontiers des fantômes et des folies de celle ou celui qui tient la plume.

Et si ? ... Léon Brémont, écrivain vieillissant, primé au Goncourt il y a longtemps, était assis dans la terrasse fermée de la gare d'Austerlitz, en partance pour Toulouse. Son regard serait attiré par Colette, non ! Madeleine (« Colette » est déjà pris). Il éprouverait alors une vive attraction pour cette jeune femme qui attend elle aussi un train pour Toulouse, assise devant un café. Oh et puis non... Enfin... Ensuite... Ah décidément, comment le dire, le montrer, le jouer ?

Léon et Madeleine, la fille de Léon, son épouse et puis aussi Vladimir, l'amoureux de Colette (enfin Madeleine)... et l'éditeur de Léon... et le médecin... Tout ce petit monde vient nous entreprendre et nous surprendre, nous faisant croire un temps que le récit né de la tendresse de cette rencontre initiale, cette tendresse à quai, fera les merveilles d'une affection qui frissonne d'amour. Puis non, nous devinons que les choses de cette vie-là ne sont pas si simples à dire, à écrire, à illustrer d'images, à jouer...

Les fils de l'interdit et du doute se tendent, fragiles et ténus. Jusqu'à repousser au plus loin l'attraction d'un vieil homme pour une jeune femme, pour ne pas sombrer, pour ne pas confondre, pour ne pas se laisser prendre aux sortilèges des transferts. Mais aussi à la crainte de ne pas réussir sa tâche, de louper son début, de ne pas trouver la fin.

Quand le doute assaille l'écrivain, qu'advient-il de son écrit, de son imaginaire, de sa liberté de dire ses pensées, ses rêveries et ses envies ? Au risque de se dévoiler trop, de découvrir ses peurs au regard des autres, jusqu'à passer au crible de la dérision et de l'ironie tous les repères qui étaient son travail : l'argument, le passé et le présent des personnages. Jusqu'à prévoir les critiques qui suivront la publication du livre ou la création de la pièce !

Mais comme elle est savoureuse cette poésie de l'amour qui croise les obstacles de la véracité. Comme il est bon d'assister à ce pas de deux amoureux qui ne dit pas son nom. Comme elle est tendre cette caresse de l'illusion affective qui transgresse les affres de la vie qui va, de l'abandon et de la séparation.

.../...

La mise en scène de Stéphane Cottin est précise, délibérément centrée sur les personnages. Elle nous montre avec ce qu'il faut d'ouïrisme et de complicité ce qui fonde cette relation entre cet homme et cette jeune femme. Nous sommes pris et ravis par la magie de ce conte aux allures de rêve éveillé.

Henri Courseaux joue avec élégance et un enthousiasme truculent et ravageur. Marie Frémont nous touche, elle sait être vibrante et vive, accablée ou revancharde, selon les personnages et les situations. Les deux forment un duo brillant et prenant. Chapeau bas !

Un spectacle malin, drôle et tendre qui nous enveloppe dans une étreinte rieuse et douce. Voici une surprenante petite perle de la rentrée !

Spectacle vu le 30 août 2018,
Frédéric Perez



Théâtre

Tendresse à quai. Quelqu'un qui lit Mallarmé ne peut pas être foncièrement mauvais...

31 Août 2018

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog

Ce délicieux spectacle, drôle et poétique, nous entraîne sur les traces de deux personnages qui évoquent à leur façon, à travers leur rencontre improbable, la séduction irrésistible de l'imprévu, le jeu des apparences et les mille et un travers qui forment la vie même.

Ils se sont rencontrés dans une gare, ils se sont perdus de vue, se sont retrouvés, se sont réchauffés, pour reprendre la chanson, et tout a commencé. Ainsi pourrait débiter cette histoire d'une fortuite rencontre. Mais s'agit-il vraiment de hasard ?

La poésie des gares

Tirée à quatre épingles, l'attaché case posé à ses pieds, elle s'ennuie devant son verre, attendant l'annonce qui la chassera de ce havre d'oisiveté provisoire pour prendre le train. On la sent un peu nerveuse, en attente, peut-être, de quelque chose. Elle feuillette une revue, parcourt un recueil de poèmes de Mallarmé. Lui l'observe. Vieux beau à l'élégance un peu fanée, d'un autre âge, ancien prix Goncourt, il a dans la poche le même livre de Mallarmé. Coïncidence, sans doute, quoique... C'est qu'il n'est pas si fréquent, dans la foule anonyme d'une gare, de croiser quelqu'un qui a les mêmes lectures que vous, surtout lorsqu'il s'agit de cette poésie précieuse, brodée au petit point, qui dessine d'arachnéennes dentelles dans l'air suspendu du fond de scène.

Alors le vieil écrivain se raconte une histoire, celle de la jeune femme assise. Il lui invente une épaisseur, échafaude un plan sur le train qu'elle doit prendre, imagine une rencontre entre eux, car ils ont la même destination. Il lui adresserait la parole, lui proposerait sa place, dans le sens de la marche, nouerait avec elle une proximité sur le mode de l'étreinte, un *hug* sans autre but que lui-même, parce que rien d'autre n'est envisageable. Mais elle se jette dans les bras d'un Apollon aux yeux de ciel et la foule les avale...



L'étrange rencontre

Elle a bien vu que l'homme la dévisageait mais n'en a pas fait état. Elle est demeurée les yeux clos, sentant le regard de l'homme posé sur elle. Un an passe. Au domicile de l'écrivain on sonne à la porte : la jeune femme a retrouvé l'homme qui l'observait. Ce voyage a marqué pour elle une rupture : elle a perdu son amour et son travail dans le même temps. On apprendra plus tard qu'il a perdu sa femme ce même jour. Les voilà donc face à face, menant un délicat ballet où marches d'approches et replis précautionneux visent à maintenir la distance, à ne pas faire dérapier la situation. Elle lui récite les textes qu'il a écrits sur elle et postés sur le *net*, comme on lâche une bouteille à la mer. La poésie affleure à travers leurs ridicules.

Ils se sont retrouvés. Ils ne vont plus se lâcher. Mais voici que le plancher sur lequel ils s'appuient se dérobe, le sol se fait glissant, les certitudes se désagrègent, les blocages de chacun ressurgissent. Depuis son Goncourt il n'a rien produit, qu'à cela ne tienne : en bonne commerciale bourrée à ras la gueule de poncifs sur la gestion managériale et le marketing d'entreprise, elle va le « coacher » ! Dès lors la valse des apparences se mêle à l'être-là, on ne distingue plus la réalité du fantasme, l'illusion prend valeur de réel et le réel devient illusion.



Une mise en abyme qui interroge le théâtre et l'écriture

Où se situe donc cette rencontre ? À quel niveau de l'imaginaire ? Qui sont donc ces personnages que le spectateur voit évoluer sur scène ? Et surtout qui parle ? Est-ce l'auteur, qui manipule ses créatures ? Est-ce le personnage, qui engloutit l'auteur dans sa réalité, mais le personnage n'est rien sans l'auteur qui l'a créé ? Et nous, public, que venons-nous faire dans l'histoire ? La confusion arrive à son comble quand les personnages se font multiples : le vieil écrivain devient un malade enfermé pour sénilité, mais aussi le médecin qui le soigne. La femme endosse toutes les identités féminines. Outre elle-même, avec son nom banal et sa famille modeste et sans histoire, elle devient Madeleine, baptisée ainsi par le vieil écrivain – celle, bien sûr, qu'on attend ce soir, qu'on attend comme tous les soirs, comme la dépeint l'ami Jacques. Elle endosse la défroque de la femme et de la fille de l'écrivain, passant de l'une à l'autre sans crier gare [sic]. Dans cette ronde incessante des identités, nous perdons tout point de repère pour nous laisser bercer, porter par la seule force de l'écriture.

Le décor participe de cette errance. Une toile de fond abstraite sur laquelle la lumière joue, deux tourniquets à trois pans déterminant trois espaces sur lesquels s'accrochent des tables, une penderie,

un bureau, un panneau qu'on soulève et qui laisse apparaître le squelette d'un lit de métal participant de cette artificialité qui est l'essence du théâtre.



Les ronds de jambe de la comédie sociale

On s'amuse beaucoup de ces personnages à facettes qui nous prennent à témoin tout en dialoguant entre eux : on rit du cabotinage un peu suranné du vieil écrivain, de la maladresse de la jeune femme, de sa manière de servir, victime consentante, le discours formaté, calibré, imbécile du monde du travail « moderne ». S'y dessine une silhouette de femme, marchandise et proie des prédateurs que sont les employeurs. On savoure le portrait quelque peu vitriolé que l'auteur fait de la critique à travers les références aux magazines culturels ou l'invention d'extraits d'interviews dont le trait forcé souligne la vacuité amphigourique et pseudo-intellectuelle. On se réjouit du portrait-charge fait des réseaux sociaux avec une férocité gourmande.

Cette ironie jubilatoire qui pose sur le monde un regard distancé et critique rejoint, dans la valse des illusions, l'approche des personnages et leurs mutations perpétuelles. On se laisse aller à la rêverie. Et si la vie n'était que cela : une traversée des apparences où le réel s'effiloche en fragments dont on ne sait plus s'ils sont vérité ou fantasme ? La vie est un théâtre...



« Tendresse à quai »

Jusqu'au 18 novembre au Studio Hébertot

Une jeune femme en tenue de cadre est assise à une table sur un quai de gare. Elle lit un recueil de poèmes de Mallarmé. Un homme arrive et s'assied à une table voisine, l'observe, se dit qu'il a le même recueil de poèmes dans sa poche et monologue en décrivant la jeune femme. Ancien prix Goncourt, il est en panne d'inspiration. Elle va être bientôt licenciée. Mais qu'est-ce qui peut bien naître de la rencontre entre ces deux personnages que bien des choses séparent, leur âge, leur milieu professionnel, leur culture ? Tout l'art d'Henri Courseaux consiste à jouer des mises en abyme et à nous perdre. Et quelle jubilation de le suivre ! Cette jeune femme est-elle cette cadre en perdition ou une création de l'écrivain ou son agent littéraire ou sa femme ou sa fille ou autre chose encore ! Et lui, où en est-il ? Vieille gloire glissant vers la sénilité, écrivain se demandant « comment écrire quand on n'est pas sûr d'exister » ou rebondissant grâce à cette rencontre ?

Dans cette comédie subtile, l'auteur semble jouer du désarroi des deux héros mais il se plaît surtout à mêler l'invraisemblance des situations avec des remarques sur les rapports de l'auteur avec sa créature, à nous offrir quelques aphorismes très drôles sur le style ou sur les rapports de l'auteur avec son éditeur. Sur fond de poésie et tendresse, c'est toute une humanité qui passe. La mise en scène de Stéphane Cottin épouse la légèreté et la rapidité de l'écriture et est fidèle à son côté rieur. Les annonces et jingles de la SNCF ou de France Culture provoquent le sourire, l'espace scénique devient cafeteria de gare ou appartement, les éclairages nous plongent en plein réel ou nous conduisent dans un monde onirique.

Qui mieux que l'auteur lui-même pouvait interpréter le héros ? Il a l'œil qui frise de Léon, son sourire de vieux farceur prêt à s'emballer, à se fâcher, à se révolter ou à s'attendrir. À ses côtés Marie Frémont est Madeleine, gracieuse, sensible, pleine d'humour, prête à suivre Léon dans ses envolées audacieuses ... à moins que ce ne soit lui qui la suive !

Courez les voir et rire avec eux, ils sont formidables.

Micheline Rousselet

Du mercredi au samedi à 21h, le dimanche à 14h30

Studio Hébertot

78 bis boulevard des Batignolles, 75017 Paris

Réservations : 01 42 93 13 04



TENDRESSE À QUAI

Studio Hébertot (Paris) septembre 2018



Comédie dramatique de Henri Courseaux, mise en scène de Stéphane Cottin, avec Henri Courseaux et Marie Frémont.

Comme on est jamais mieux servi que par soi-même, **Henri Courseaux** propose avec "**Tendresse à quai**" un spectacle où il peut déployer toute sa fantaisie, tout son humour, toute son émotion.

Acteur indispensable depuis presque un demi-siècle, il donne ici toute sa mesure poétique et lunaire dans le personnage de Léon Brémont, Prix Goncourt il y a déjà 34 ans et qui, depuis, ne produit plus que des débuts qui n'ont jamais de fin.

Sur le quai hypothétique d'une gare, il croise une jeune femme d'une trentaine d'années et imagine combien il serait doux de l'étreindre, paternellement bien sûr, en prononçant d'un ton rassurant "Je suis là".

Dans son texte à tiroirs où les critiques de théâtre et les lecteurs de Télérama ont droit de cité, il se moque gentiment des mises en abyme sans que l'on sache s'il a la pédanterie de mettre un "y" à la place du "i" dans ces "abîmes" théâtraux.

Prétexte à beaux moments où le vieil homme et la jeune femme vont vraiment (ou pas) se rencontrer, "Tendresse à quai" se savoure sans chercher à tout démêler. On y gagne le plaisir de voir deux acteurs en liberté et à leur meilleur.

Habillé astucieusement en vieil auteur compassé mais tout de même élégant par **Choupane Abello Tcherpachian**, **Henri Courseaux** ne détonne pas avec **Marie Frémont** en vraie-fausse cadre chargée des "Relations humaines". Celle qui s'appelait Colette devient Madeleine et elle a bien des points communs avec la Madeleine de Brel, celle qu'on attend et qui ne vient pas.

Devant un fond de ciel qui varie selon leurs humeurs, ils évoluent sur une scène, subtilement éclairée par **Marie-Hélène Pinon**, dans laquelle de part et d'autre, deux paravents tourniquets font office tour à tour de table de cafés, de bureau ou de penderies. **Stéphane Cottin**, grâce à ce dispositif, rend très dynamique le mélange de monologues et de dialogues, l'intervention de pensées off et les extraits d'un faux "Masque et la plume" qu'écoute la jeune femme grâce aux écouteurs de son portable.

Mine de rien, avec "Tendresse à quai", Henri Courseaux a réussi un hymne à la recherche du bonheur. Un hymne d'autant plus réussi que ces personnages le trouvent, ce bonheur insaisissable, dans une pirouette finale qu'on n'a vraiment pas vu venir.

"Tendresse à quai" est une vraie réussite qui devrait convaincre un large public.

Théâtre passion

Sur un quai de gare que fait-on ? On boit un café et on observe, un œil sur le tableau d'affichage de temps en temps.

Une jeune femme, working girl affirmée, attend son train, et de l'autre côté, un monsieur d'un âge certain, prend des notes et commence son « roman » sur cette jeune personne.

Mais voilà, comme dans Pirandello, le personnage s'invite chez l'ancien prix Goncourt ! Elle a soif d'affection et de reconnaissance, lui est troublé, mais mieux qu'une histoire d'amour, va se dérouler une histoire tendre et drôle. Madeleine et Léon vont entamer un dialogue surréaliste avec engueulades et coupes de Champagne. Comme dans un roman il y a des personnages multiples, la fille de Léon et son ex-femme viendront ajouter leur grain de sel. Et Madeleine est-elle vraiment ce qu'elle est ... et Léon ?

Une sympathique et poétique comédie sur l'amour-amitié, Henri Courseaux est humain, touchant et bien entendu clown ! Marie Frémont n'est pas en reste, elle est naturelle et ne manque pas de fantaisie !

La fin est inattendue, ne louper pas votre train !

Anne Delaleu
30 août 2018

THEATRAUTEURS

Actualité théâtrale, chroniques

Tendresse à quai de Henri Courseaux

Par quels inextricables méandres l'écriture passe t'elle non pas parfois mais le plus souvent ? ...

Un vieil homme, qui a su préserver une incroyable jeunesse (on le découvrira plus tard) attend son train dans la salle d'attente d'une gare, tout en scrutant l'attitude d'une trentenaire qui elle aussi attend à quelques pas de lui.

Comme le hasard fait parfois bien les choses, ils voyageront peut-être de concert ? ... (se met à espérer notre homme.) Pour l'heure, il l'a détaillé, tente de la définir, imagine ce que peut être la vie de la dame en question tout en se gardant scrupuleusement de l'aborder.

L'objet de cette brève rencontre prendra le train qui précède celui que notre homme attend non sans avoir rejoint au préalable un beau slave (ses hautes pommettes en témoignent) " aux grands yeux sémaphoriques, bleus ! "

La déception à défaut du dépit amoureux trouve parfois refuge dans le lyrisme : on se console comme on peut.

L'histoire de cette " vision fugitive " aurait bien pu s'arrêter là et la pièce ne pas s'écrire ce qui eut été dommage.

Aussi découvrons la jeune personne en question.

Elle se découvrira d'elle même puisque nous ne tarderons pas à la retrouver en petite tenue résumant incroyablement ce qui vient de se passer et bien décidée à retrouver l'homme qu'elle semblait ne pas avoir remarqué.

Précisons au passage que jadis on se confessait à un curé, maintenant on s'adresse à facebook avec toutes les conséquences qui en découlent.

Madeleine c'est du moins ainsi que l'a baptisée notre ex-prix Goncourt ... Je dis " ex " car depuis, il n'a plus écrit faisant ainsi d'un seul ouvrage l'apogée et le point final de son oeuvre. Force est de constater que Léon Brémont est désormais un auteur en panne d'imagination ce, depuis au moins dix ans.

Des idées certes, il en a et pas seulement sur les quais de gare mais hélas, il ne termine plus ses livres qui restent à l'état de tentatives d'écriture ...

Madeleine (de son vrai nom Colette Clairon) va donc un jour débarquer chez notre auteur " sans tambour ni trompette " au grand étonnement du monsieur en question.

Comment est-ce possible ? Là, il serait carrément criminel de vous le préciser.

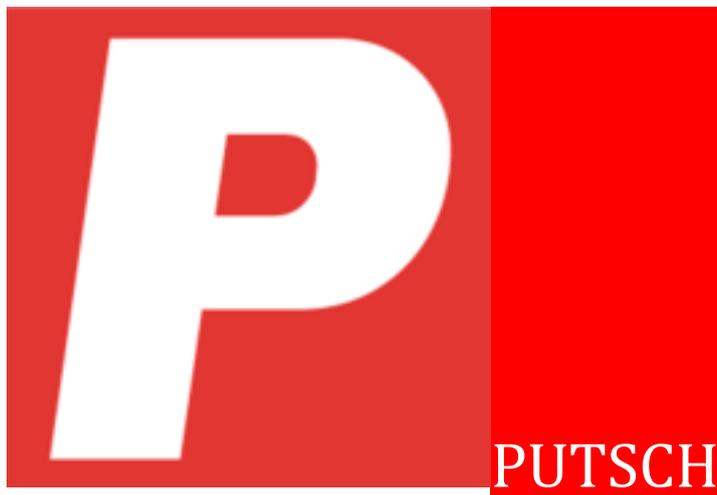
Sachez seulement que cette pièce est riche en rebondissements tous plus inattendus les uns que les autres, que l'humour, la poésie et l'onirisme se sont alliés pour satisfaire notre curiosité puisque très habilement Henri Courseaux nous amène à nous poser des questions du début jusqu'à la fin - surprenante certes, mais explicable (après coup) - ô combien !

L'auteur réel et son personnage est un interprète à l'indéniable présence scénique (ça nous le savions déjà) incroyablement primesautier, bref à l'inépuisable fantaisie en face duquel Marie Frémont fait preuve d'une belle énergie.

Il existe peu de représentations qui captent à ce point l'attention du public et avec une efficacité telle que c'est un régal pour nos neurones émoussés ...

Simone Alexandre

03/09/2018



Théâtre et spectacle

« Tendresse à quai » : un scénario pointu qui nous dépose à une destination inattendue

par [Chloe Henry](#) 3 septembre 2018

Le titre de la pièce est bien trouvé et bien défendu. Grâce à deux comédiens talentueux mais aussi, et surtout, grâce à un scénario subtil, doux et poétique. Un scénario qui ne laisse personne sur le quai et s’amuse de la réalité. Un grand voyage.

Avant même que la pièce de théâtre ne commence et que la presse soit installée, elle est déjà sur scène. Déjà là et ailleurs à la fois, déjà dans son personnage : Marie Frémont alias Madeleine, Colette ou même Solange. Tout au long du spectacle, on ne sait pas véritablement son identité et toute la magie du spectacle est là. Entre les lignes, entre la réalité et la fiction, entre deux dimensions. En tout cas, peu importe qui elle est, à ce moment-là, elle n’est d’ailleurs qu’une jolie inconnue en tailleur. On la devine cadre ou commerciale, *working-girl* un peu glaciale. Madeleine, Colette ou Solange est accoudée seule à une table, elle touille son café, écoute la radio, bouquine, tue le temps : elle attend son train.

Elle attend sans se douter que la vie lui apportera autre chose : Léon alias Henri Courseaux. Un écrivain âgé et reconnu qui a reçu le prix Goncourt il y a 40 ans mais qui, depuis, est en mal d’inspiration. Il aime trop les mots pour se contenter des premiers venus. Il trouve même que « *L’adjectif est la mal-bouffe de la littérature* ». Et Léon ne veut pas participer à ce *fast-food*, il veut un nouveau *best-seller*. Frais et excellent.

Dépité, il s’installe à la table d’à coté et soudainement il la voit. Il la dévisage mais elle, elle ne le remarque pas. Ni Madeleine ni Colette ni Solange ne lui prête attention. Il insiste car, étrangement, elle l’inspire. Il se met alors à écrire, il a même déjà le titre « Tendresse à quai ». Il ne la quitte pas des yeux, il l’imagine et la baptise Madeleine, elle qui s’appelle, apparemment ou en vérité, Colette. Il lui invente une personnalité, une vie. Sur le papier, elle est à lui. La jeune femme finit par remarquer ses regards persistants, elle se sent alors gênée, comme à découvert ou démasquée. Et puis, elle se lève car le train arrive. Et avec lui, arrive Dimitri, un bel homme aux yeux bleus et aux pommettes slaves. Ils s’embrassent. Léon pose le stylo et grimace. Il voulait sa muse célibataire, il la voulait pour lui. Temporairement mais exclusivement. Même si Madeleine n’est qu’une inconnue, qu’une enfant comparée à lui. Même s’il est marié, même s’il ne la reverra plus jamais, à moins que....

Deux comédiens, entre deux dimensions, entourés de tendresse

Léon est Léon. Pas de doute, pas d’autres options. Mais qui est cette jeune cadre à deux doigts du licenciement ? Est-elle vraiment Colette ou ressemble-t-elle plus à Madeleine ? Et pourquoi, parfois, Léon voit à travers elle sa propre fille, Solange, au point de confondre leurs prénoms ? Léon a-t-il toute sa tête ? Parfois, le spectateur pense que non. Parfois, il y a trop d’in vraisemblances. Des invraisemblances non-dissimulées, totalement travaillées. Alors le spectateur ne sait plus quoi penser, à qui ou quoi se fier. Est-ce la suite du roman ? Est-ce l’imagination de Léon ? Ou est-ce la réalité quand Colette-Madeleine-Solange le retrouve et sonne à sa porte, alors qu’il était justement en train d’écrire sur elle(s) ? Sont-ils des personnages inventés ou des êtres humains réels ? Sont-ils les créateurs ou les créatures ? Sont-ils les deux à la fois mais à tour de rôle ? Sur

la scène comme dans la tête du spectateur, tout se mélange et s'entrechoque. Tout s'épouse sans coller véritablement. Plus de frontières, plus de limites.

Et dans ce joyeux bordel, le public se raccroche au seul fil conducteur de l'histoire : la relation entre la jeune femme et Léon. Ou plutôt, la tendresse. Amicale, paternelle ou amoureuse. Là aussi, on ne sait pas vraiment. Mais encore une fois, peu importe. Ces deux personnages aux caractères, aux âges, aux milieux sociaux et aux vies opposées, ont la même tendresse à partager. Une détresse commune qui provoque une entraide mutuelle : il est là pour la consoler, la rassurer, il l'embauche même comme attaché de presse afin qu'elle s'occupe de son futur roman et de sa communication. Comme elle est là pour lui, elle l'écoute, elle brise sa solitude d'artiste, elle prend en main sa carrière. C'est du donnant-donnant, c'est un condensé de beaux sentiments.

Un scénario et des comédiens hors du commun

Le scénario, écrit par le comédien Henri Courseaux (Léon) est bien pensé et bien tenu tout au long de la pièce. Celui-ci est parfois absurde, schizophrène mais jamais instable ou décousu. Jamais le spectateur ne lâche prise et regarde ailleurs, ses pieds ou (pire) sa montre. Même quand Léon et la jeune femme dansent ensemble, avec des ailes blanches déplumées. Même quand le spectateur ne comprend pas tout et que la logique prend quelques coups.

Mais seulement en apparence car derrière cette incohérence poétique, le public sent qu'il se cache une explication tangible. Exactement comme dans les tours de magie. Il y a un truc à découvrir, un fil conducteur autre que la tendresse, un véritable équilibre. Quelque chose qui reste impalpable et invisible. Une clé secrète ou un bout manquant que le spectateur essaye de trouver pour que la pièce prenne sens. Un sens global, une réalité irréfutable. Une seule dimension et un seul prénom à la jeune femme. Et ce moment, en quelque sorte, arrive. Par surprise et à contre-sens mais il arrive. Et si Léon n'était, en fait, pas Léon ? Bonne question. Le spectateur comprend alors le voyage, il le rembobine, le revit autrement. Et arrivé à la destination surprise, il ne peut que descendre du train, soufflé et admiratif, face à cet ingénieux dénouement.

Face à un ingénieux dénouement mais aussi face au talent des comédiens. A eux deux, ils portent toute l'histoire. Ils crient, ils pleurent, ils dansent, se donnent corps et âme, embarquent toute la salle. Entre silences et rires, démente et réalité. Entre tendresse et détresse, délicatesse et burlesque. Constamment entre deux eaux, noyé sous un flot d'émotions. Exactement ce que voulait Henri Courseaux, scénariste et comédien de la pièce : *« Partant du postulat qu'il ne faut jamais confondre vraisemblance et vérité, je me suis amusé, avec cette comédie truffée d'invéraisemblances, à mettre en abyme les rapports du créateur avec sa créature. J'ai constamment convoqué la complicité du rire, comme pour me faire pardonner le tendre désarroi de mes personnages. Puissent-ils vous frapper au cœur... Puissiez-vous rire de ce coup mortel et en ressortir plus vivant que jamais ! »*.

Des comédiens guidés par un metteur en scène qui ne manque pas, non plus, de talent, Stéphane Cottin : *« Face à deux acteurs de leur trempe, il ne reste au metteur en scène que je suis, qu'à jouer avec toute la délicatesse possible de ces deux instruments d'exception, si bien accordés l'un à l'autre. C'est une grande responsabilité mais un grand privilège. C'est surtout un immense plaisir »*. Plaisir plus que partagé.

« Tendresse à Quai » de Henri Courseaux, mise en scène par Stéphane Cottin avec Henri Courseaux et Marie Frémond, au Studio Hébertot (78 bis boulevard des Batignolles, 75017 Paris), du 29 août au 18 novembre 2018.

LE MONDE DU CINÉ

Tendresse à Quai

(Critique)



Il est toujours intéressant d'avoir une approche différente dans la façon d'aborder, ou dans le cas présent, de créer un récit. Ainsi, on se trouve face, après une entrée en matière qui ne manque pas de personnalité, à quelque chose de troublant, à une sublime manière de détourner le texte au point d'être désarçonné par autant de prise de risque. Tout le monde est pris à partie, l'auteur, le personnage, le public, la critique. Ce n'est, de cette manière, pas le quatrième mûr qui est abattu mais toutes les faces de la scène. Et malgré cela, la distance reste de mise, comme si malgré l'éclatement de ce quatrième mûr, franchir l'autre côté restait à la fois tellement accessible et impossible.

Le texte ne souffre aucune anicroche et, fait usuellement attribué à une personne, présente un flegme certain. Interpellant, se jouant devrait-on dire, de la critique, les scènes s'enchaînent comme on tourne les pages d'un livre dans une retournable « mise

en abyme » à la « dramaturgie » à couper au couteau.

Quant aux personnages, il y a en eux cette conjugaison, et même cette grammaire, qui ne sera pas pour déplaire aux amoureux du verbe et ennemis de l'adjectif. Une conjugaison dans l'attirance, dans le temps et dans l'espace qui fait fi des didascalies éventuelles. On entre ainsi dans l'esprit des comédiens comme on franchirait le seuil d'une porte pour entrer et sortir de l'intime d'un univers sérigraphié.

Ce n'est pas du théâtre, c'est de la ferronnerie d'art !!!

On ne peut pas ne pas penser au [Personnage Désincarné](#) d'Arnaud DENIS.

Et *Télémar*, ils en ont pensé quoi ?

L'histoire

Deux personnages que tout oppose. Leurs âges, leurs origines sociales et leurs cultures. Un vieil écrivain (ancien prix Goncourt) en mal d'inspiration et une jeune cadre commerciale, bientôt licenciée. Ce qui se noue lors de leur improbable rencontre sur un quai de gare n'est pas seulement une impossible histoire d'amour transgénérationnelle, mais aussi l'affrontement de deux logiques, de deux solitudes assoiffées.



SITE

OFFICIEL

BILLETTERIE

Aurélien.



[A l'Oeil du Prince](#)

Émission du 7 septembre 2018

« Mon coup de cœur c'est *Tendresse à quai...* Un enchantement d'intelligence et de sensibilité » . Gilles Costaz



COUP DE THÉÂTRE !

TENDRESSE À QUAI – STUDIO HEBERTOT

Publié le 10 septembre 2018 par Coup de théâtre !



♥♥♥ Sur un quai de gare, Léon, un vieil écrivain ancien prix Goncourt à la recherche d'inspiration rencontre Madeleine, une jeune cadre commerciale prochainement licenciée en mal d'amour... Serait-ce le début d'une impossible histoire d'amour transgénérationnelle face à l'affrontement de deux logiques, de deux solitudes ?...

Le texte d'Henri Courseaux est en perpétuel basculement entre fiction et réalité, fascination et séduction, amour et tendresse. La création littéraire en cours de construction n'est que méandre. Le risque : laisser le public sur le quai. Heureusement, les sursauts dans les situations et les trouvailles de mise en scène de Stéphane Cottin le remettent sur les rails, en haleine comme en émotion. Les changements de décors sont époustouflants d'ingéniosité comme les passages d'un personnage à l'autre par quelque accessoire ou élément de costume.

Quant au duo Henri Courseaux / Marie Frémont, il est talentueux, rayonnant, étincelant même. Leur jeu est vif, leur interprétation est d'une truculente élégance. Tous deux nous content cette vibrante histoire tel un rêve éveillé et nous offrent un agréable moment de tendresse pour débiter cette rentrée théâtrale.♦

Le regard d'Isabelle



L'imaginaire au pouvoir dans un jeu de fausses pistes et une partition amoureuse des mots

"Tendresse à quai", Studio Hébertot, Paris

Cela commence souvent comme ça, une histoire, par une petite phrase jetée, maladroite, en l'air ou sur le papier. Une inconséquence, un aveu d'impuissance, une mégarde. Une idée qu'on se dit à soi-même, qui normalement traverse le présent pour s'enfoncer dans le passé et sur laquelle on s'arrête soudain et qui se met à divaguer une suite, un personnage, des événements, pour à la fin créer une pièce de théâtre légère comme un nuage de fumée.

"Je n'ai jamais réussi à commencer une histoire...", c'est ainsi, ou à peu près, que la pièce commence. Écrite comme un livre, elle a été précédée comme dans toute édition qui se respecte par une citation projetée sur le ciel tourmenté de la toile de fond : un extrait d'un poème de Mallarmé. Mais l'auteur, qui parle à travers la bouche du comédien, qui s'adresse directement au public (et qui est effectivement l'auteur de la pièce, Henri Courseaux), n'en est qu'à ses débuts de ses doutes d'écrivain. Car il va s'agir de cela durant toute la pièce : de l'écriture, de ses conséquences, de ses possibles et de ses difficultés.

Mais rien qui ressemble à une conférence ici, tranquillisez-vous. C'est l'imaginaire en marche que l'auteur a voulu montrer sur scène, l'invention d'une histoire, l'affabulation et, pour finir, la prise de pouvoir des inventions sur la vie réelle, des personnages imaginaires sur les existants.

Avec une dérision extrême et un plaisir du verbe sans retenue, Henri Courseaux a troussé là un texte très ingénieux, qui joue avec les vraisemblances mais parvient à nous faire vivre la rencontre entre ce vieil écrivain en perte de vitesse et une jeune femme, portrait de la femme active actuelle. Car le fond de ce conte étrange et assez merveilleux réside dans cette confrontation du grand âge à la jeunesse, d'un monde ancien à un monde nouveau : heurt des mœurs, des langages, des manières.

Il y a une jubilation énorme dans le jeu de l'auteur, un plaisir du mot, et un talent d'acteur qui provoquent rires et connivence, qui, par moments, devient également pur jeu de l'esprit, un peu gratuit. Face à lui, Marie Frémont incarne différents personnages mais essentiellement la jeune femme source d'une idylle impossible. Elle fait preuve, à mesure que l'histoire avance, d'une belle palette d'interprétation et tient tête sans aucun problème au charisme de son acolyte.

Tous deux parviennent à faire de cette pièce un moment de rire, de rire intelligent, une fantaisie, légère, tendre et nostalgique.

Bruno Fournies

DMPVD : THÉÂTRE – SPECTACLES – CULTURE

Des Mots Pour Vous Dire : expositions, concerts, cinéma, littérature, conférences...

Une rencontre improbable à la gare, d'un prix Goncourt que l'inspiration a quitté depuis longtemps et d'une commerciale en échec professionnel et amoureux...

Qu'est-ce que l'amour ? Qui on aime et pourquoi on est attiré par telle ou telle personne ? L'âge crée-il une trop grande distance entre les êtres ? Nos blessures peuvent-elles guérir grâce à l'autre ?...

Tout commence dans une gare. Une jeune femme attend son train. Quelle est son histoire, que vit-elle ? Le spectateur le découvrira grâce à un homme d'âge mûr, un écrivain en mal d'inspiration, qui l'a remarquée, attablé dans le même café. Une lettre va naître de cette non-rencontre, qu'elle découvrira plus tard au détour d'une publication, lui donnant envie de rencontrer son auteur.

Une relation aux débuts chaotiques va naître. Elle, intriguée par ce qu'elle a lu et en demande d'explications, d'attention et de tendresse ; lui, douloureusement seul, quelque peu misanthrope et méfiant face à cette inconnue dont il avait oublié l'existence.

Les liens qui vont se tisser leur permettront, à l'un comme à l'autre, de repousser des limites trop étroites et de sortir de leur zone de confort jusqu'à trouver leur vérité. Cette vérité qui les fera basculer dans l'acceptation de la réalité d'une vie qui n'est pas à la hauteur de ce qu'ils espéraient, telle qu'elle est, pour pouvoir la prendre à bras-le-corps et enfin faire des choix en conscience qui les transformeront profondément. Entre le réel et le rêvé, nos personnages se rejoignent, se rassurent et se bousculent mutuellement, jouant toutes les teintes des relations humaines, l'amitié, peut-être l'amour, mais aussi la douceur, les coups de gueule, les moments de tension salvateurs...

Quelle humanité et quelle intelligence de jeu de la part des deux acteurs. Marie Frémont, tour à tour fragile, forte et dominante, et Henri Courseaux, l'auteur de cette merveilleuse pièce, parfois perdu, mais toujours attachant et finalement d'une grande humanité sous ses airs bougons.

Dans cette pièce où tout va très vite, Stéphane Cottin, le metteur en scène, a imaginé un décor inspiré des portes à tambour que les comédiens tournent au gré des scènes. Plutôt ingénieux car en un tiers de tour l'action se déroule au café de la gare, chez Madeleine ou chez Léon.

Tendresse à quai mérite d'être vue pour goûter à la langue précise et savoureuse de Henri Courseaux. C'est un grand moment de bonheur. Bravo !

Armelle Gadenne

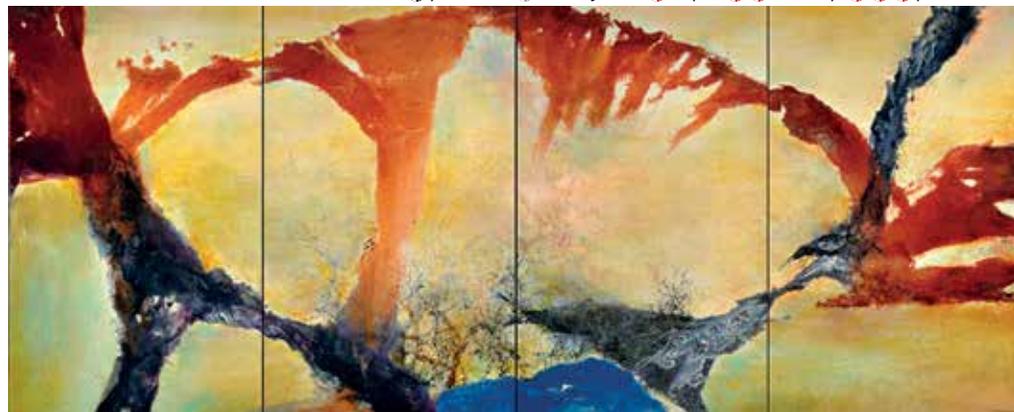
Nous les appelons Vikings

EXPO Les barbares du Nord n'étaient pas seulement d'effrayants pilliers comme le montre cette exposition itinérante du Musée d'histoire de Stockholm. Plus de 500 pièces archéologiques évoquent le mode de vie de ce peuple scandinave du haut Moyen Âge. Des broches d'argent ornées d'entrelacs serrés, des clés de bronze aux formes courbes, des épées à la garde décorée reflètent leur haute maîtrise du travail de la forge. Les vues photographiques de lacs et de forêts, l'ambiance sonore et des images de reconstitution aident à imaginer les fermes et les navires de ces « hommes du Nord ». Dans les objets rituels minutieusement sculptés se lisent leur mythologie et leurs croyances, parfois mêlées au christianisme. Sur un pendentif, une croix côtoie ainsi le marteau de Thor, dieu de la guerre. Le parcours, accessible à tous, invite également à explorer via un écran le panthéon nordique, à manipuler des caractères runiques et même à s'habiller à la mode viking... sans le casque à cornes qui, lui, n'a jamais existé ! 🐼

NALY GÉRARD

Jusqu'au 18 novembre, au château des ducs de Bretagne, Musée d'histoire de Nantes (44).
www.chateaunantes.fr

TÊTE D'HOMME (copie). Bois. L'originale fait partie d'une colonne de lit décorée et provient du bateau-tombe d'Oseberg en Norvège.



JEAN-LOUIS LOSIZAO WOLSKI © ADASP, PARIS, 2018

Zao Wou-Ki. L'espace est silence

QUADRIPTYQUE, 1989-1990
Huile sur toile 162 x 400 cm.
Collection particulière.

EXPO Quinze ans après la rétrospective du Jeu de Paume, le musée d'Art moderne de Paris accueille une quarantaine d'œuvres monumentales de l'artiste d'origine chinoise. Inspiré à la fois par l'école abstraite de New York et par des artistes contemporains tels que Matisse, le peintre produit des tableaux méditatifs, autobiographiques, ou encore des hommages. Parmi les plus remarquables, le superbe triptyque *Hommage à Claude Monet* qui reprend, de manière totalement abstraite et dans une lumière saisissante les motifs des arbres de l'impressionniste se reflétant dans l'eau. Dans chaque œuvre, c'est un ressenti personnel de la nature mais aussi des éléments qui s'expriment ; et derrière l'apparente indolente fluidité du geste, se cache un travail très précis et minutieux. En s'approchant de plus près, on plonge avec délice dans une foultitude de détails. Dans sa dernière partie, l'exposition se concentre sur le travail tardif de l'artiste à l'encre de Chine : ici encore, les influences asiatiques et occidentales font naître des œuvres d'une étonnante limpidité. 🐼 CATHERINE SALICETI

Jusqu'au 6 janvier 2019. Musée d'Art moderne de Paris.

www.mam.paris.fr

La Conférence des oiseaux

THÉÂTRE Sur scène, ils sont 10 oiseaux. À la tombée de la nuit, une chouette, une perruche, ou encore un pigeon se sont donné rendez-vous pour prendre une grande décision : la troupe va partir en quête du mythique Simorg pour en faire leur roi. Débute alors un voyage périlleux, où les oiseaux sont confrontés à leurs peurs. Entrecoupée de paraboles et de contes métaphoriques souvent délirants, la pièce aborde toujours en sous-texte le thème de la migration, en écho direct avec l'actualité brûlante. Les comédiens affublés de masques de plumes et de tulle absolument superbes incarnent ces volatiles avec grâce. Tiré d'un

poème de Farid Uddin Attar, l'un des plus grands poètes persans, lui-même inspiré par un conte soufi, le récit théâtral de Jean-Claude Carrière revêt un aspect quasi-méditatif sur les tréfonds de l'âme humaine. Et si l'ensemble n'est pas totalement accessible, on se laisse embarquer par la beauté à la fois du texte et de l'interprétation. 🐼 CATHERINE SALICETI

Du 2 au 19 octobre, Comédie de l'Est-CDN de Colmar (68).

Les 5 et 6 décembre, au théâtre d'Angoulême (16).
comedie-est.com

Tendresse à quai

THÉÂTRE « *Las du triste hôpital et de l'encens fétide.* » Sur un fond de nuages ombrageux s'affichent les premiers vers de *la Fenêtre* de Mallarmé qui rythment toute la pièce. Sur scène, deux

personnages attendent leur train pour Toulouse. Léon Brémont est un vieil écrivain et ancien prix Goncourt qui n'a plus rien écrit depuis des années. Colette est une jeune cadre dynamique d'une entreprise de hard-discount. De leur rencontre improbable naît une relation pleine de contradictions générationnelles et littéraires. À coups de ressorts magiques, nos deux héros badinent autour des questions de la mise en abyme et de la posture toute puissante de l'auteur, maître de l'intrigue et de ses personnages. L'occasion de nombreuses scènes cocasses. Menée magistralement par Henri Courseaux et Marie Frémont, cette pièce renversante nous embarque dans un tourbillon de tendresse. Une véritable bouffée d'air frais et de poésie ! 🐼 c.s.

Jusqu'au 18 novembre.
Studio Hébertot, Paris (XVII^e).
Tél. : 01 43 87 23 23.

CHRISTER ÅHLIN, THE SWEDISH HISTORY MUSEUM

DMPVD : THÉÂTRE – SPECTACLES – CULTURE

Des Mots Pour Vous Dire : expositions, concerts, cinéma, littérature, conférences...

“Tendresse à quai”, au studio Hébertot

Tout commence comme dans un roman (de gare). Deux personnages que tout oppose. Un homme vieillissant, un peu misanthrope, qui manie à merveille l'autodérision, et une jeune femme engoncée dans son rôle professionnel, qui semble un pur produit de la société moderne. Deux êtres esseulés qui vont se croiser par hasard, se retrouver, puis se confronter pour mieux s'appivoiser. Une histoire somme toute banale. Sauf que l'homme est un écrivain, ex-Prix Goncourt, en perpétuelle recherche d'inspiration.

Mise en abyme

À partir de là, l'histoire va rapidement basculer dans un registre inattendu. Par une subtile mise en abyme, l'auteur (Henri Courseaux) nous plonge avec habileté dans l'imaginaire des protagonistes. Qui est réellement Colette, jeune cadre récemment mise sur la touche ? Est-elle Madeleine, sortie de son imagination (ou de celle de Léon) pour plaire à l'écrivain ? Ou bien Solange, la fille de Léon, ressurgie du passé ? Difficile de démêler la réalité de la fiction dans ces situations où les fausses pistes se multiplient. Personnages réels et imaginaires s'entremêlent, semant la confusion dans l'esprit du spectateur.

Ce récit à tiroirs, à la fois plein de finesse et d'une grande drôlerie, brasse de multiples thèmes comme la tendresse intergénérationnelle, la vieillesse, la solitude, évoquant par touches légères toutes ces petites failles qui constituent un être humain. Courseaux raille les travers du monde littéraire (on rit quand l'auteur tire à boulets rouges sur les critiques et les éditeurs !), mais également la société moderne et sa déification de la culture d'entreprise (quand ce n'est pas celle des réseaux sociaux !).

Entre rêve et réalité

L'originalité de la pièce réside dans le fait qu'elle joue sur plusieurs registres : la comédie bien sûr, mais aussi le merveilleux et la poésie (très jolie séquence où les deux protagonistes rêvent qu'ils sont des oiseaux). Elle est servie par une écriture savoureuse, qui plaira à tous les défenseurs de la langue française (que l'auteur me pardonne pour mon utilisation abusive des adjectifs). La mise en scène de Stéphane Cottin, vive et légère, s'efface devant ses personnages pour en révéler toute l'humanité. Malgré leurs blessures et leurs espoirs déçus, Léon et Colette réinventent leur vie dans un jeu perpétuel. Ainsi, le personnage d'Henri Courseaux n'est pas sans évoquer un clown blanc, à la fois facétieux et sensible, qui nous entraîne dans son univers entre rêve et réalité. Avec son regard clair et son allure fragile, Marie Frémont fait également preuve d'un grand sens comique. Elle est aussi à l'aise dans le rôle de Madeleine, débordante de sensibilité et de tendresse, que dans celui de Colette, déterminée, voire autoritaire, lorsqu'elle applique les diktats de son milieu professionnel

Et, bien entendu, l'histoire se termine comme elle a commencé... par une jolie pirouette !

Véronique Tran Vin

L'Humanité

Théâtre

La tendresse n'a pas d'âge, l'humour non plus

Vendredi, 21 Septembre, 2018

Henri Courseaux a imaginé, en mélangeant le réel, l'imaginaire et le loufoque une aventure sentimentale un brin surréaliste entre une jeune femme et un écrivain sur le retour, sans mièvrerie, avec légèreté, poésie, et bonne humeur.

Le petit décor en trompe l'œil, avec par exemple une vraie chaise en bois collée au mur mais dont le dossier absent est remplacé par un dessin sur la paroi, ou encore un guéridon à demi existant, ne laissent planer aucun doute. Ou au contraire de très nombreux. Car en écrivant « Tendresse à quai », qu'il interprète avec Marie Frémont, Henri Courseaux (tous les deux généreusement parfaits) a voulu créer cet objet théâtral improbable qui, comme il le dit, « part du postulat qu'il ne faut jamais confondre vraisemblance et vérité ».

Poser la question n'est pas pour autant y répondre, sinon par une pirouette. Les quelques séquences dans lesquelles il est question de l'hebdomadaire Télrama pour l'assaisonner un peu et surtout les faux extraits de l'émission de critique La Dispute sur France Culture, avec un certain Arnaud (Laporte ?) dans le rôle de l'animateur et une certaine Fabienne (Pascaud ?) est à la fois réjouissant et très acide. Tout en perturbant un peu plus le spectateur quant à la réalité et à la fiction, quand les deux se croisent.

La mise en scène de Stéphane Cottin se prête au jeu, en installant sur des panneaux pivotant des esquisses de lieux qui servent à merveille le buffet de la gare, le salon, etc. Avec un brin de magie, comme fil secondaire. Il s'agissait, dit-il, « d'accompagner la liberté et la rapidité de l'écriture ».

Tâche en vérité ardue tant Courseaux manie le verbe et les idées qui vont avec à grande vitesse. Sans que l'on ne sache trop bien où il se trouve et où il nous conduit. Sans en avoir l'air, évidemment. Dans une gare parisienne comme celle d'Austerlitz, d'où partiraient des trains à destination de Toulouse, une jeune femme attend. A quelques pas, un homme plus très jeune, fait de même. Mais pas seulement.

Deux solitudes se croisent par hasard

Pourtant ce n'est pas un voyeur, et même pas du tout. Mais un observateur attentif. Un écrivain. Lauréat du Goncourt voilà trente ans, et qui n'a depuis rien produit de potable. Entre eux vont se créer des liens, d'amour-amitié, si l'on peut dire, tant la palette des sentiments peut être modulable, on le sait. Entre lui, l'écrivain en panne et elle la cadre licenciée, la différence s'écrit aussi en nombre d'années. Mais qu'importe.

Ce sont deux solitudes qui par hasard se croisent. Pour autant, la banalité n'est pas au rendez-vous. Le texte flirte vite avec le surréalisme. Au fur et à mesure de l'aventure, comme par des flashes, les personnages se dédoublent, deviennent d'autres, parfois dans la même phrase, provoquant des chocs d'humour violent, brouillant un peu plus les pistes. L'auteur et sa créature peuvent-ils raisonnablement se rencontrer et vivre au delà des pages? Jolie question.

A laquelle chacun pourra répondre à sa manière, après avoir esquissé, à l'instar des deux partenaires, un pas de danse au dessus des océans, vêtus d'improbables costumes de plumes. Jusqu'au voyage final. Absolu. Eternel. Mais l'écrivain sur l'humain ordinaire possède un pouvoir extraordinaire, celui de se relever une fois mort. Et d'inventer une autre fin, plus poétique, plus drôle, plus joyeuse, plus dramatique. Histoire de brouiller encore un peu plus les sentiers de la quête de l'autre pour imaginer aussi les bras de l'autre. « Cette tendresse à quai » qui nous aura conduits dans toutes ces directions est un petit moment rare.

Gérald Rossi



Un morceau de chaise, une demie table, les éléments de décor sont très succincts mais ils suffisent à évoquer d'emblée un de ces bistrotts impersonnels où l'on attend son train.

Stéphane Cottin a imaginé une scénographie qui fonctionne admirablement sur la petite scène du **Studio Hébertot**. Les panneaux pivotent et créent des espaces différents. Le cyclo de fond de scène est essentiel pour recevoir la projection de ciels adaptés à chaque moment.

Acteur, créateur lumière, créateur sonore, vidéaste, il a créé **Tendresse à Quai** en résidence au théâtre de Saint Malo en mars 2016. On avait apprécié déjà au Studio Hébertot ce qu'il avait conçu pour **Cantate pour Lou**. Et par exemple aussi **Le lauréat** dont il avait imaginé le décor et assuré la mise en scène au Théâtre Montparnasse. Je pourrais en citer plusieurs autres ... c'est un touche à tout de génie.

Tout sépare Madeleine et Léon, l'âge, la condition sociale, les idées ... et pourtant nous allons voyager en leur compagnie depuis leur rencontre improbable ... sur un hypothétique quai de gare vaguement situé à Austerlitz. Nous repartirons du théâtre persuadés que la vie est un conte.

Léon Brémont (**Henri Courseaux**) est un vieil écrivain sans doute talentueux (il a reçu un prix Goncourt) mais désormais en mal d'inspiration. Madeleine (**Marie Frémont**) est une cadre commerciale trentenaire, sans doute performante mais qui va être licenciée. Pour le moment elle est absorbée dans une lecture un peu ardue dont le spectateur découvre le texte en surtitre.

Elle soupire, branche ses écouteurs et le public entend ce qu'elle écoute alors, une émission littéraire où s'exprime nommément une des plus grandes journalistes de la critique théâtrale. La tessiture de la comédienne qui assure la voix off est d'ailleurs si proche de l'originale que j'ai cru qu'elle jouait son propre rôle, ce que j'ai trouvé très fort, très classe (j'ai appris plus tard que pas du tout ... pour ma part je l'aurais sollicitée, d'autant qu'il me semble qu'elle a déjà joué son propre rôle dans un film ou quelque part ...). Plus tard Léon osera répondre à la question de l'incohérence narrative en fanfaronnant : *le vrai chic serait de se faire torcher par la critique* (effectivement on craint que ce trait d'humour soit prémonitoire). Le personnage ne mâche pas ses mots. Il affirme avec colère que *l'adjectif est la malbouffe du langage*, nous rappelant d'autres diatribes sur d'autres terrains.

Léon est lui aussi en partance pour sans doute la même destination que Madeleine dont la présence le subjugué. Il imaginera la vie de cette inconnue (qu'il baptise

Madeleine) qui incarne *Godot au féminin*. Soudain il est facile de lui prêter des frustrations et des aspirations tout en *laissant en friche le champ des possibles résolument impossibles*.

Elle découvre par hasard ce texte, que l'auteur a publié sur Facebook. Elle s'y reconnaît si parfaitement qu'elle décide de s'inviter chez lui à l'improviste. Ce qui se noue alors entre eux n'est pas seulement une impossible histoire d'amour transgénérationnelle, c'est aussi le tendre affrontement de deux logiques, de deux solitudes assoiffées qui finiront par tomber d'accord sur l'essentiel.

Mais est-ce l'imagination de Léon ou la réalité lorsque la jeune femme sonne à sa porte alors qu'il est justement en train d'écrire sur elle ? Assistera-t-on à la suite du roman ? Est-elle Colette, Madeleine ou Solange, la fille de Léon, surgie du passé ? Sont-ils tous deux des personnages inventés ou des êtres de chair ?

La pièce secoue la vérité dans le shaker de la vraisemblance. On se réjouit que le grand Jacques ait rendez-vous avec sa Madeleine et qu'ils puissent enfin monter dans le tram trente-trois. Lorsqu'on les voit danser avec leurs ailes d'ange on ne met pas en doute la perception que l'on a de ces instants partagés.

On quitte le studio Hébertot en se promettant de lire ou relire *Les fenêtres de Mallarmé pour voir des galères d'or, belles comme des cygnes / Sur un fleuve de pourpre et de parfums dormir / En berçant l'éclair fauve et riche de leurs lignes / Dans un grand nonchaloir chargé de souvenir !*

Nous avons eu les oreilles bercées par un texte subtil, battant l'amble entre comédie et poésie, le cœur secoué par le jeu des comédiens, et les yeux enchantés des ciels de Stéphane Cottin.

Plusieurs autres pièces de haut niveau cueilleront le public dans ce théâtre qui mérite son qualificatif de "studio" et qui remplit sa promesse d'être un lieu de création et d'expression contemporaine. Tout en avançant sur les mêmes rails que les saisons précédentes, la signalétique a changé. Vous remarquerez combien il est devenu facile de mémoriser les horaires pour ne pas louper le voyage.

M.C.

TENDRESSE A QUAI de Henri COURSEAUX

MISE EN SCENE de Stéphane COTTIN au Studio HEBERTOT

24/09/18

Parfois dans le métro, vous prêtez attention à des personnes inconnues, suffisamment longtemps pour vous étonner de leur disparition à la rame suivante. Serait-ce un bonheur de les retrouver ?

Nous ignorons si les héros de la comédie de Henri COURSEAUX, le premier jour de leur rencontre, ont échangé des regards. Une chose est sûre cependant, le vieil écrivain Léon, en mal d'inspiration, a été ému par la présence d'une jeune femme assise sur un banc à quelques pas de lui, alors qu'ils attendaient tous deux le train.

Sans émotion, pas d'écriture. L'inconnue devient le personnage d'une nouvelle que Léon publie sur facebook. Miracle, l'inconnue se reconnaît si parfaitement dans le personnage que bouleversée, elle décide de frapper à la porte de l'auteur.

Evidemment, s'il suffisait de crier sur les toits « Aimez moi, j'ai tant besoin de tendresse » et de recueillir au passage l'obole d'un regard, ce serait magnifique !

L'imaginaire a raison de tous les obstacles dans cette comédie, il est juste poète, candide, croit à l'amour. Surtout, il a de la répartie et nous permet de douter de la réalité qui dans le fond intéresse fort peu les personnages.

Esprits cyniques, abstenez-vous ou laissez tomber un peu de votre corne. La pièce de Henri COURSEAUX est de nature à balayer toute amertume, elle est philosophique.

L'auteur interprète à belle allure et prête son charme à l'écrivain, qui tire de l'effet de son vieillissement un argument hors normes pour séduire la jeune femme incarnée gracieusement par Marie FREMONT. Le metteur en scène, Stéphane COTTIN, fluide, orchestre les mouvements des comédiens, avec l'instinct du chorégraphe.

« Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre » nous conte La Fontaine. « Il est vieux mais qu'importe, il m'aime » s'exclame la jeune femme. « Tendresse à quai » résonne comme une fable, elle court-circuite tous les nuages.

Evelyne Trân

Jeux de cartes

THÉÂTRE

Henri Courseaux met en scène la rencontre improbable de deux personnages désorientés.

Un homme et une femme sur un quai de gare. C'est parti pour la romance à deux sous ? Pas du tout ! Henri Courseaux, qu'on connaît comme acteur, chanteur et aussi comme auteur, a de la malice à revendre. La rencontre qu'il organise dans sa pièce *Tendresse à quai* sera tout à fait immobile. Chaque événement va se passer dans la tête des deux personnages, placés chacun dans un coin purement graphique. Un défilé de possibilités se débouline, sans qu'on sache quelle situation l'emportera. À une vérité unique, Courseaux préfère le vertige des vérités toujours mises en cause et remplacées par d'autres versions, sans cesse fuyantes et incertaines.

Le personnage masculin, interprété par l'auteur, est un écrivain qui aurait eu le prix Goncourt autrefois et n'intéresse plus personne aujourd'hui. Il imagine qu'il pourrait avoir une aventure avec la jeune fille qui est à côté de lui, mais ne sait plus très bien où il en est avec les femmes et avec ses œuvres. Il n'est même pas sûr d'exister. Il se transforme parfois en d'autres individus, comme son infernal éditeur, qui n'a jamais compris grand-chose à la littérature. Elle, la fille, est en train de perdre son boulot et se balade également dans une vie éparpillée comme les fragments d'un miroir brisé.

C'est un jeu de l'esprit, un exercice qui pourrait paraître formel si l'humour d'Henri Courseaux n'était aussi impérial. La mise en scène de Stéphane Cottin a su battre ce jeu de cartes dans un rythme où les effets de surprise ont une sorte d'abstraction charnelle et où, comme au cinéma burlesque, on attend des chutes qui ne viennent pas. Courseaux et Marie Frémont ont l'un et l'autre leur façon d'être à la fois sur terre et dans des nuages mystérieux. Follement drôle est leur glissade entre le plein et le vide. ●

≡ Gilles Costaz

≡ Ingrid Merckx

Festival America, 20-23 septembre, Vincennes, festival-america.com
L'Arbre monde, Richard Powers, traduit de l'américain par Serge Chauvin, Le Cherche-Midi, 480 pages, 22 euros.

Tendresse à quai, Studio Hébertot, Paris XVII^e, 01 42 93 13 04. Jus qu'au 18 novembre.

Le monde selon l'arbre

LITTÉRATURE

Le Festival America réunit à Vincennes une large part du milieu littéraire anti-Trump et post-accord de Paris. Dont l'écrivain Richard Powers.

Il est une tradition consistant à planter un arbre à la naissance d'un enfant. Elle existe en France comme aux États-Unis. « *Quel est le meilleur moment pour planter un arbre ? Vingt ans plus tôt* », dit aussi un proverbe chinois, qui ajoute : « *Et à défaut, quel est le meilleur moment ? Aujourd'hui*. »

En arrivant aux États-Unis, Sih Hsui, ingénieur chinois rebaptisé Ma Winston, a planté avec sa jeune épouse un mûrier dans leur jardin de Pittsburgh. « *Un arbre unique doté des deux sexes, plus ancien que la séparation du yin et du yang, l'Arbre du renouveau, l'arbre au centre de l'univers, l'arbre creux qui abrite le tao sacré*. » L'arbre sous lequel leurs trois filles vont s'asseoir et grandir. L'arbre qui est à la fois le pivot de *L'Arbre monde* de Richard Powers (photo) et un témoin silencieux.

Personnage et spectateur, le mûrier des Winston regarde les années passer sur cette famille et s'attarde sur quelques scènes clés. Cet effet de zoom-dézoom

peut donner un léger vertige jusqu'à ce que le pli soit pris de cette plaisante gymnastique à laquelle invite l'écriture de Richard Powers. Prendre de la hauteur pour observer plusieurs générations depuis les cimes, puis plonger jusqu'à terre pour un gros plan sur un personnage comme Mimi Ma, les bagues de jade, ses rêves sur ses ancêtres arhats, ses souvenirs de son père pêchant à Yellowstone. Des moments enchantés qu'enrobe le jeu de métaphores auquel s'emploie non sans humour cet écrivain de l'Illinois, lauréat du National Book Award en 2006 pour *La Chambre aux échos*, et en lice, avec ce 12^e roman, pour le Grand Prix de littérature américaine.

Des châtaigniers chez les Hoel, une espèce pour chaque enfant chez les Appich : le frêne de Jean, l'ostryer d'Emmet, l'érable d'Adam et l'orme de Leigh, attaqué par le même champignon que celui qui a décimé les ormes de Détroit et de Chicago... Enquêtant sur la communication entre les arbres, la

botaniste Pat Westerford finira par réunir les différents personnages de *L'Arbre monde* autour d'un séquoia menacé de disparition.

« Éco-fiction », s'appellerait cette littérature post-accord de Paris sur le climat, dont il sera forcément question lors de la table ronde « Promenons-nous dans les bois » organisée le 22 septembre par le Festival America (dont *Politics* est partenaire) à Vincennes. Aux côtés de Richard Powers : Jean Hegland, auteure de *Dans la forêt* (Gallmeister), un roman apocalyptique dans lequel deux sœurs survivent dans une maison frappée par le malheur et la précarité. Isolées en pleine forêt, elles dénouent un à un les fils qui les relient à une société de consommation et de communication en plein effondrement. Présente aussi, la Québécoise Andrée A. Michaud, qui, dans *Rivière tremblante* (Rivages), fait disparaître deux enfants dans un bois à trente ans d'intervalle.

Autre sujet résolument anti-Trump de cette 9^e édition célébrant le Canada et John Irving : le drame des exilés mexicains. La table ronde « Passer la frontière » rassemblera Emiliano Monge (*Les Terres dévastées*, Philippe Rey), Antonio Ortuño (*Méjico*, Christian Bourgois) et la jeune Aura Xilonen, auteure du picaresque *Gabacho* (Liana Levi). ●



HANNAH ASSOLINE/OPALE/LEEMAGE/ÉD. DU CHERCHE-MIDI



Emission du 30 septembre 2018

Coup de cœur de Gilles Costaz

"C'est d'une virtuosité et d'une sensibilité magnifique"

La confrontation de deux solitudes: brillant, attachant et drôle

RECOMMANDATION : EXCELLENT

THEME

Au bar d'une gare, lieu propice à l'imaginaire, on assiste à la rencontre improbable d'un vieil écrivain, très oublié depuis un Prix Goncourt vieux de 34ans, et d'une jeune cadre commerciale en mal de licenciement. Il la regarde, l'observe, se prend à la rêver, tandis qu'elle s'éloigne vers les bras d'un autre. Avec férocité, il se lance dans l'écriture, pour jeter sur face book, comme une bouteille à la mer, le fruit de ce qu'elle lui a inspiré.

Un an plus tard, elle débarque chez lui, nourrie de ce beau rêve littéraire, en attente de la tendresse promise. Mais, est-elle aussi fragile qu'elle paraît ?

POINTS FORTS

1 – C'est à une sorte de voyage intérieur, qu'Henri Courseaux nous convie, pour notre plus grand bonheur, avec le charme que confère à un auteur, sa vaste expérience d'acteur aux talents multiples. Il y a une grande musicalité en lui et le vieil auteur plein de charme qu'il incarne sous nos yeux, voltige, virevolte, s'exalte, s'amuse, même dans les moments les plus dramatiques.

2 – Stéphane Cottin a réalisé une sorte de mise en scène orchestrale de ce moment de charme, empli de tendresse, de drôlerie, de vertiges, avec une direction élégante et subtile, sans pour autant gommer les aspects parfois cruels de l'oeuvre. Le dispositif du décor est beau et certaines séquences dansées, sont particulièrement poétiques.

3 – Maria Frémont est épatante de vérité, de charme, de force et de fragilité, entre ses baisses de régime et ses fulgurances endiablées. Le couple fonctionne à merveille. Les multiples personnages qui vagabondent dans l'univers de l'auteur, se choquent et s'entrechoquent avec l'humour et la drôlerie de ces deux « Fregoli ».

POINTS FAIBLES

J'ai seulement regretté que le moment où le personnage sombre un peu dans la confusion, se situe dans un contexte hospitalier.

EN DEUX MOTS

Une confrontation jubilatoire de deux solitudes que tout sépare, dans les méandres de la pensée d'un écrivain. Cet auteur n'existe peut-être pas ; il l'annonce au début de ce spectacle brillant, attachant et drôle, avec un Henri Courseaux qui évoque souvent les héros des films de Capra. On s'embarque dans son rêve où l'on croise tant de personnages. J'ai aussi pensé au « Songe du critique » de Jean Anouilh, auteur qu'il évoque plusieurs fois. Une belle soirée qui touche au coeur.

L'AUTEUR

Henri Courseaux fait partie de ces acteurs protéiformes, qui écrivent aussi pour le théâtre, la chanson ou la télévision. Riche d'un imaginaire d'une extrême fantaisie poétique, toujours jubilatoire et humoristique, il entraîne ici le spectateur dans un parcours passionnant de son cerveau. Car, quoi que l'on dise dans la pièce, il est bel et bien l'auteur de tout ce qui se dit sur la scène du Studio Hébertot.

Danielle Mathieu-Bouillon

27 septembre 2018

Une pièce de Henri COURSEAUX, qui l'interprète avec Marie FREMONT, dans une Mise en Scène de Stéphane COTTIN.

Un petit bijou, où le rire et la poésie dramatique font bon ménage. Henri COURSEAUX, m'avait déjà fait grande impression dans "Le plus heureux des trois", en 2013 au Théâtre Hébertot.

Je ne connaissais pas Marie FREMONT, elle campe ici plusieurs personnages, avec grand talent.

Ce magnifique spectacle est mis en scène par Stéphane COTTIN. J'avais mentionné son travail dans "Les Indifférents" en 2010, "Zéro s'est endormi" en 2012, et plus récemment avec le beau succès de "Le Lauréat", au Théâtre Montparnasse.

J'ai passé une agréable soirée avec l'histoire de Léon Brémont, ex Prix Goncourt, qui invente sa rencontre avec Madeleine Godot.

Un prénom et nom qui signifient l'attente. Avec Jacques Brel pour le premier et Samuel Beckett, pour l'autre.

Une représentation pleine de charme, avec deux interprètes éblouissants.

Et, ils sont bien entourés:

Lumière: Marie-Hélène PINON

Son: Michel WINOGRADOFF

Chorégraphie: Jean-Marc HOOLBECQ

Costumes: Chouchane TCHERPACHIAN.

Si la tendresse est à quai, elle est aussi dans la salle émue et attendrie...

Robert BONNARDOT

TENDRESSE A QUAI

Voyage en humanité



Il y a des pièces qu'on a bien du mal à définir, à faire rentrer dans des cases, tant elles font figures d'ovnis théâtraux. Cette œuvre écrite et interprétée notamment par Henri Courseaux fait partie de celles-là, mais dans le bon sens du terme : les invraisemblances s'y multiplient, l'absurde se conjugue à un lyrisme exacerbé et le rire s'allie au drame. Le tout au service d'une douce philanthropie caressante...

Par Grégory Ardois-Remaud - Photo : Léonard

« Je suis là », tirade répétée à plusieurs reprises, aurait pu être un titre parfaitement adéquat pour cette parenthèse que représente la pièce signée par Henri Courseaux et la rencontre entre Madeleine, jeune cadre commerciale [interprétée par Marie Frémont], et Léon [Henri Courseaux lui-même], écrivain d'une soixantaine d'années, en mal d'écriture. Une rencontre donc, de l'amour peut-être, de la tendresse sans doute, mais pas que...

En effet, tour à tour, le spectateur peut être ému par ce duo improbable, désarçonné

par l'inventivité du texte, enjoué par l'espièglerie verbale de son auteur. Il reste toujours captivé par cette joute entre les deux personnages, tels des équilibristes qui se donnent tellement l'un à l'autre pour essayer de ne pas tomber. Le voyage se décline, se prolonge et s'amplifie dans une jolie rêverie salutaire. Les invraisemblances s'allient à de multiples mises en abyme, à des comédiens qui jouent plusieurs rôles, à une poésie textuelle toujours dans un entre-deux, comme si la fiction et la réalité avaient des frontières pour le moins fluctuantes.

Mais cette petite perle de la rentrée théâtrale parisienne doit également sa grande qualité à la mise en scène de Stéphane Cottin, à qui l'on doit déjà le vénéneux et jouissif *Lauréat* du printemps dernier [au Théâtre Montparnasse]. Une fois de plus, ce touche-à-tout propose une approche globale du théâtre, avec une inventivité non gratuite du décor et de la scénographie. Le spectateur demeure ainsi pendant les 90 minutes de spectacles, comme flottant au cœur d'un bijou fragile, précieux, mis en place sur un écrin subtil et élégant.

Finalement, la rencontre de ces deux solitudes aurait pu être d'une tristesse abyssale. Mais c'était sans compter l'espièglerie de l'auteur, la générosité des acteurs et la caresse du metteur en scène. On ne s'y était pas trompé : on pensait ressortir les larmes aux yeux, on est en effet ému, mais plutôt comme transporté par une bulle de tendresse pleine d'optimisme.

ÇA PARLE DE QUOI ?

Deux personnages que tout oppose : leurs âges, leurs origines sociales et leurs cultures. Un vieil écrivain [ancien prix Goncourt] en mal d'inspiration et une jeune cadre commerciale, bientôt licenciée. Ce qui se noue, lors de leur improbable rencontre sur un quai de gare, n'est pas seulement une impossible histoire d'amour transgénérationnelle mais aussi l'affrontement de deux logiques, de deux solitudes assoiffées.

PLUS D'INFOS

Au Studio Hébertot jusqu'au 18 novembre
www.studiohebertot.com

1^{er} Octobre 2018

Quand un vieil écrivain mène l'ultime combat de l'idéal contre la réalité, il ne faut pas en plus qu'une muse improbable vienne se glisser entre les pages du livre qu'il n'a pas encore rédigé et chambouler toutes les règles de l'écriture. C'est pourtant dans ce solide argument qu'on se laisse griser par ce récit sur un quai qui n'est cependant pas un roman de gare.

C'est cette histoire d'une rencontre au buffet de la gare entre un vieil écrivain (Henri Courseaux) en perte d'inspiration et une jeune femme (Marie Frémont) en perte d'emploi. Chacun, plus ou moins penché sur sa table de bistrot, élaborera dans sa tête l'histoire de l'autre. Elle lit un livre de Mallarmé, ce qui n'étonne pas Léon Brémont qui a obtenu le fameux Prix Goncourt il y a une trentaine d'années. Il est sensé être en partance pour Brive.

Il fallait trouver une dramaturgie à cette rencontre et Henri Courseaux, auteur et comédien, nous suggère d'y trouver là l'effet de la mise en abyme. Cependant, si le fameux effet de miroirs en cascade se décèle dans les rôles des deux personnages, nous serions plutôt au chapitre du théâtre dans le théâtre. Stéphane Cottin, (deux nominations aux Molières 2018 pour Le Lauréat au Montparnasse) metteur en scène sobre et imaginaire a écrit que face à Marie Frémont et à Henri Courseaux, ces deux acteurs, il ne lui reste « qu'à jouer avec toute la délicatesse de ces deux instruments d'exception si bien accordés l'un à l'autre ».

Un oiseau défroqué de ses plumes

On sonne à la porte et l'auteur est surpris d'avoir ouvert au personnage central de son roman. C'est une femme, elle vient prendre son texte à bras-le-corps. A telle enseigne que c'est corps à corps que se retrouveront la jeune femme et l'écrivain usé se jetant dans une danse onirique (Michel Winogradoff au son), elle en tutu blanc, lui en oiseau défroqué de ses plumes comme un phénix avant la chute. Il tombe d'ailleurs comme s'il pouvait périr dans l'océan.

Henri Courseaux, en auteur qui sait ce que mot veut dire, met ses pas dans ceux de Stéphane Mallarmé qui écrivait que « le monde est fait pour aboutir à un beau livre ». Il le suit dans sa quête vers l'épure, vers le poème absolu.

Son personnage, Léon Brémont, ramène à lui tout le martyrologe de l'écrivain dépité par le peu de cas que l'on ferait aujourd'hui de l'écriture quand les livres sont remplis d'ampoules et de clichés inutiles. Il est un auteur abîmé. Démonté par la critique de certains journalistes qui le malmènent à l'instar de Fabienne Pascaud (herself) de Télérama bien malmenée ainsi que son aérophage du Masque et la Plume. Ou encore la charge contre son éditeur Harcourt (toujours Henri Courseaux). On rigole franchement !

Ici les tares de la société moderne sont proscrites : téléphonie, cerveaux formatés,

lexique de com, langage calibré entrepreneurial, gain, l'argent, compétition, être le meilleur etc...

Les comportements fabriqués sont bien différents du langage de l'amour n'a de cesse de répondre le vieil écrivain à sa belle Madeleine, laquelle au passage aspire à lui soutirer deux mille euros par mois.

Un monde qui ne sera jamais le sien

Léon Brémont parle différemment des autres gens et risque de ne pas plaire à tout le monde. Paul Bénichou (1908-2001) étudiait les rapports entre l'écrivain et la société dans laquelle il se trouve. Il semble pour sa part qu'Henri Courseaux ait placé son personnage dans un monde qui n'est pas le sien. C'est certes celui de Mallarmé ou encore celui de la mélancolie d'un Brel dont il admire la Madeleine qui ne reviendrait pas. Sa Madeleine se nomme en fait Colette, elle est son Godot au féminin, nous précise-t-il, c'est Colette Godot.

Quitte à passer pour obscur voire incompréhensible aux yeux de beaucoup de profanes, l'auteur Henri Courseaux fait de son écriture, à travers sa créature, l'écrivain Léon Brémont « comme un privilège spirituel (...) elle semble élever au plus haut degré de qualité, moyennant l'exclusion de la foule profane, cette pure joie de l'esprit que toute poésie promet. » (Paul Bénichou – Selon Mallarmé, Gallimard, 1995.)

Vous aurez compris dès le début de la pièce que Léon Brémont est sans concession. Il a des élans enflammés, un discours heurté et sans aller voir du côté de Luchini, il nous inonde à sa façon d'un flot de paroles « où il doit surnager dans ses incohérences narratives. » On croit comprendre dès lors l'enfermement culturel (la culture est-elle une prison ? ndr) dans lequel se vautre le personnage. Madeleine-Colette (talentueuse Marie Frémont) nous rassure quand elle assène que « dès lors qu'on admet leur invraisemblance, tout est possible. » Elle est à la fois l'être éclairé sur son bout de table et un personnage quasi vénal. Un ange de tendresse qui nous touche lorsque Solange (toujours Marie Frémont) en sœur inquiète voudrait mettre Léon Brémont l'ex-Goncourt, en curatelle ! Autour du rapport immédiat que l'on fait avec la maladie d'Alzheimer, c'est certainement là, un des plus beaux extraits de cette pièce courageuse, intéressante et bien justement interprétée. Mais lucide, le vieil écrivain, qui va jusqu'à douter de l'existence de sa propre mort, nous lance : « L'écriture, c'est comme le vélo, ça ne s'oublie pas ! »

Surtout quand une muse vous murmure : « Il suffit qu'une femme vous parle et vous existez ! »

Patrick duCome

Tendresse à quai, d'Henri Courseaux

26 septembre 2018

Un homme d'un âge avancé voit une jeune femme, elle attend son train. Peut-être prendront-ils le même ? Hélas, non. La voilà qui part. Elle n'était qu'une passante et, comme Brassens, il n'a pas su la retenir.

Il est auteur, lauréat du prix Goncourt. Sur un bout de papier, il écrit son amour furtif et fou, son envie paternelle de l'enlacer. Ca servira un futur roman, se dit-il.

Un an plus tard, elle sonne chez lui, bien décidée à réclamer son câlin promis. Elle s'est reconnue dans la prose de l'auteur, il avait bon sur toute la ligne, sa solitude, ses aspirations, il avait tout deviné, notamment son besoin de tendresse.

« Le conditionnel laisse aux entrées des portes de sortie »

Elle a une trentaine d'année et lui probablement le double, leur complicité repose sur cette différence. Il n'y a pas de non-dit, aussi jouent-ils avec l'ambiguïté de leur relation. Après tout, cette tendresse paternelle n'aurait-elle pas quelques airs incestueux ?

Cet amour doux est le début d'une pièce pleine de vie et de rebondissements malicieux. Tout est jeu : la narration, les mots, même la concordance des temps est sujet à rire.

« L'adjectif est une faiblesse littéraire. »

Quand d'une perruque ou d'une paire de lunettes, les deux comédiens se transforment en un autre personnage, il n'est là aussi question que d'amusement dans un écrin de drame. Les clichés sont abordés comme autant de rebondissements complices.

La complicité, d'ailleurs, qui va jusqu'au public, à qui les comédiens s'adressent sans trop que l'on sache s'ils s'adressent vraiment à lui.

En racontant la rencontre de cet homme et sa Madeleine, comme il l'a surnommée, « *Tendresse à quai* » offre à voir une jolie histoire, simple et douce comme un roman de gare.

Pour Quel Public : « Tendresse à quai » est un jeu littéraire doublé d'une histoire attendrissante, ponctué de saillies lyriques, illuminé de fraîcheur et de spontanéité. Un moment de douceur à partager.



Théâtre : « Tendresse à quai » d'Henri Courseaux au Studio Hébertot

Publié le 5 octobre 2018 | Par [Laurent Schteiner](#)

La mise en abîmes constitue un beau sujet théâtral pour Henri Courseaux qui n'hésite pas à s'en emparer et créer *Tendresse à quai* qui se donne actuellement au Studio Hébertot. Sculptant le matériau humain à la façon d'un artiste, il crée au fur et à mesure une histoire drôle empreinte de tendresse. Cette *Tendresse à quai* et au théâtre est un régal !

Jouant sur les contrastes, Henri Courseaux met aux prises deux personnes que tout oppose, l'âge, leurs origines sociales et leurs cultures. La rencontre entre une jeune cadre commerciale en passe d'être licenciée et un ancien prix Goncourt. Henri Courseaux se joue de l'improbable en créant une histoire transgénérationnelle entre deux solitudes en quête d'absolu...et le tout sur le quai d'une gare.

Le texte enlevé et joliment écrit nous fait rire en nous attendrissant. Sa verve virevolte en nous entraînant dans une ronde où la recherche désespérée de tendresse nous touche au plus profond. Henri Courseaux, le narrateur, interprète avec espièglerie ce vieil écrivain qui se laisse aller au jeu du « et si c'était possible... ». Cette mise en abîmes d'une histoire qui s'écrit constitue le prétexte à découvrir une humanité sans pareille entre ces deux êtres esseulés et assoiffés. L'optimisme et la beauté règnent sans partage sur cette pièce intelligemment pensée et jouée.

Stéphane Cottin qui assure cette très belle mise en scène met sous la lumière ces deux comédiens pétris de talents. Marie Frémont est superbe de drôlerie et de tendresse. Sa présence solaire sur scène est émouvante à bien des égards. Henri Courseaux est phénoménal dans des registres variés et donne le la à cette œuvre fluide et décalée. Il nous embarque dans une invraisemblance tellement belle où l'humanité en sort grandie. Et si l'invraisemblance pouvait toujours susciter du merveilleux ? Ce serait si bien !

Laurent Schteiner